

Sylla s'embarque
pour l'Asie.

au contraire laisser là les affaires d'Italie, quoi qu'il en pût advenir, et se diriger vers le continent asiatique? Patriotisme ou indifférence (on ne le saurait décider), il choisit ce dernier parti; et confiant le corps laissé dans le Samnium à *Quintus Metellus Pius*, militaire solide et expérimenté, qui prit à sa place l'*imperium* proconsulaire dans la basse Italie, laissant d'autre part la continuation du siège de Nola au propréteur *Appius Claudius*, il s'embarqua avec ses légions pour la Grèce, au commencement de l'année 667.

87 av. J.-C.

CHAPITRE VIII

L'ORIENT ET LE ROI MITHRIDATE ¹

Inquiet et ne respirant qu'à peine, au milieu des orages révolutionnaires, des cris d'alarme et du bruit des citoyens qui se portaient à l'incendie, le gouvernement romain avait perdu de vue les affaires des provinces : il avait négligé surtout celles de l'Orient asiatique, où les nations lointaines et peu guerrières ne s'imposaient point à l'attention immédiate de la République, autant que l'Espagne, l'Afrique et les peuplades voisines de l'autre versant des Alpes. Après l'incorporation du royaume d'Attale, contemporaine des commencements de la révolution, Rome, durant toute une génération d'hommes, avait donc cessé d'intervenir d'une façon sérieuse dans les événements de l'Orient; si ce n'est pourtant quand les excès intolérables des pirates de l'Archipel avaient forcé

Affaires
d'Orient.

¹ [Pour être correct, il faudrait dire *Mithradates*, « donné par *Mithra*, ou par le soleil. » Ainsi en sanscrit on trouve *Devodatta*, *Intradatta* (donné par Dieu, par Indra); en grec, *Theodotos*, *Theodoros*, etc., et enfin chez les Perses *Hormisdates* (donné par *Ormuzd*). Nous avons suivi l'appellation familière à notre oreille.]

la République à l'érection de la province Cilicienne, en 102 av. J.-C. 652 (p. 90). Encore l'établissement nouveau n'était-il rien de plus qu'une station permanente pour une petite escadre et les quelques troupes préposées à la garde des mers de l'est. La restauration, consolidée par la chute de Marius en 654, songea enfin à tourner de ce côté les yeux.

100. Sur beaucoup de points la situation restait telle que L'Égypte. nous l'avons laissée, il y a trente ans. A la mort 117. d'Evergète II (637), le royaume d'Égypte, avec ses deux annexes de la Cyrénaïque et de Chypre, s'était dissous, moitié légalement, moitié de fait. Cyrène devint le lot du fils naturel du roi défunt, *Ptolémée Apion*, et se sépara 89. à toujours. Dans l'Égypte propre, *Cléopâtre* († 665), la veuve d'Evergète, et ses deux fils *Sôter II Lathyre* 81. 88. († 673), et *Alexandre I* († 666), se firent une guerre acharnée; et à son tour Chypre s'émançipa pour un long temps. Les Romains ne voulurent pas se mêler de toutes ces querelles; mais quand en 658, la Cyrénaïque leur échut en vertu du testament d'Apion, mort sans enfant, ils se gardèrent de refuser le legs: toutefois ils laissèrent le pays à peu près à lui-même, y déclarant villes libres toutes les cités grecques, Cyrène, Ptolémaïs, Bérénice [*Gernah, Tolométa, Bnghazi*], et leur assignant même la jouissance de l'ancien domaine royal. Quant à la surveillance du préteur d'Afrique sur ce territoire, elle était, vu son éloignement, plus nominale encore que celle du préteur de Macédoine sur les villes libres de la Grèce. Ces arrangements avaient pour cause, non le *philhellénisme*, mais simplement la faiblesse ou la négligence du gouvernement romain. Ils eurent les résultats qu'on avait vus déjà se dérouler en Grèce sous l'empire des mêmes circonstances: le pays fut déchiré par les guerres civiles et les usurpations, tellement qu'un général romain y ayant été amené par le hasard en 668, les habitants le supplièrent de mettre ordre au mal et de leur donner une organisation solide et durable.

86.

En Syrie les choses, en marchant à peu près de même, avaient marché plus mal encore. Pendant une guerre de succession de vingt ans qui se débattit entre les deux frères utérins *Antiochus Grypus* († 658) et *Antiochus de Cyzique* (659), et se continua entre leurs deux fils, après eux, le trône, objet de tant de disputes, était devenu une vaine ombre: les *Rois de la mer* de Cilicie, les *Scheiks* arabes du désert de Syrie, les princes de Judée, et les magistrats des grandes cités y étaient plus forts que les têtes couronnées. A cette époque, les Romains fondèrent des postes dans la Cilicie occidentale: à cette époque aussi les Parthes achevèrent l'occupation définitive de l'importante région de la Mésopotamie.

Vers le temps des Gracques la monarchie des Arsacides avait eu à traverser une crise dangereuse, dangereuse surtout à la suite des agressions répétées des tribus touraniennes. Le neuvième Arsacide, Mithridate II, ou *le Grand* (630-667?) avait toutefois reconquis pour son trône la prédominance dans l'Asie intérieure, refoulant les Scythes au nord, et étendant ses frontières du côté de la Syrie et de l'Arménie. Mais vers la fin de son règne, paralysé par des discordes incessantes, il vit se révolter contre lui, et les grands du royaume et son propre frère *Orodès*: puis bientôt ce frère le renversa et le tua. Alors l'Arménie, pays insignifiant jusque-là, s'élève et grandit. Quand elle s'était déclarée indépendante (III, p. 363), l'Arménie s'était divisée en deux parts, la moitié septentrionale ou Arménie propre, appartenant aux *Artaxiades*; la moitié méridionale ou *Sophène*, appartenant aux *Zariadrides*. Bientôt l'Artaxiade Tigranes (régnant depuis 666) l'avait réunie tout entière dans sa main, et avec ses forces doublées, profitant de la faiblesse des Parthes, le nouveau roi avait brisé les liens de sa dépendance envers ceux-ci, reconquis les territoires jadis enlevés par eux; et comme la suprématie, en Asie, avait jadis passé des Achéménides aux Séleucides, et des

La Syrie.

96 av. J.-C.

96.

Etat Parthe.

124-87?

94.

Séleucides aux Arsacides, l'Arménie à son tour la possédait aujourd'hui.

L'Asie-Mineure.

Dans l'Asie-Mineure, le partage des territoires était demeuré à peu de chose près tel qu'il s'était opéré par la main de Rome, à la dissolution du royaume des Attales (IV, pp. 356 et suiv.) : seulement, la Grande-Phrygie avait été enlevée au roi de Pont, lorsque Gaius Gracchus avait eu vent des intelligences pratiquées entre Mithridate Evergète et le consul Aquillius (p. 67) : érigée en pays libre, on l'avait rattachée à la province d'Asie, comme il en était de la Grèce au regard de la Macédoine (vers 634). Quant aux états clients, Bithynie, Cappadoce, Pont, principautés de Galatie et de Paphlagonie, quant aux nombreuses ligues de cités, et aux villes libres, leur situation extérieure ne s'était pas sensiblement modifiée. Au dedans, au contraire, la domination romaine avait pris un tout autre caractère; et ce changement tenait à une double cause. D'abord, ainsi qu'il arrive toujours sous un régime tyrannique, l'oppression avait été croissant : puis les révolutions de Rome avaient étendu jusqu'en ces pays leurs désastreux effets. Je rappellerai seulement les main-mises exercées sur la propriété foncière dans la province d'Asie par Gaius Gracchus, les dimes et les douanes instituées au profit de Rome, et ces chasses aux esclaves, que les publicains menaient de front avec les perceptions douanières. Aussi, bien lourde déjà à l'origine, la domination de Rome était devenue insupportable : ni le diadème des rois, ni la hutte du paysan n'étaient à l'abri de la confiscation : tout épi qui poussait, poussait au profit du collecteur romain de la dime : tout enfant né de parents libres, grandissait pour le pourvoyeur romain d'esclaves. L'Asiatique, passif indéfiniment, supportait tous ces maux : non que la patience ou la réflexion le fissent demeurer calme; mais il obéissait à ce manque d'initiative qui fait le principal trait du caractère oriental : dans ces paisibles contrées, au milieu de ces nations

120.

efféminées, des crimes étonnants, effroyables, se fussent longtemps, impunément consommés peut-être, si un homme ne s'était pas levé, qui donna enfin le signal.

Le roi de Pont, à cette heure, était Mithridate VI, surnommé *Eupator* (né vers 624, † 694), descendant direct au seizième degré, en ligne paternelle, du fils du roi Darius, fils d'Hystaspe; descendant au huitième degré du fondateur du royaume pontique, Mithridate I, et se rattachant par sa mère aux Alexandrides et aux Séleucides. Son père, Mithridate Evergète, étant mort prématurément à Sinope sous les coups d'un meurtrier, il était monté sur le trône, ayant à peine onze ans (634). Mais le diadème ne lui apporta d'abord que misère et que dangers. Ses tuteurs, et, dit-on, sa mère elle-même, que le testament paternel avait appelée à la régence, en voulaient à sa vie : toutefois le royal pupille sut échapper aux poignards de ses protecteurs légaux : il erra misérable pendant sept années, changeant toutes les nuits d'asile, fugitif dans son propre royaume, et menant la vie du chasseur nomade et sans patrie. Ainsi l'enfant devint homme et homme fort. Ce que nous savons de lui se fonde principalement sur le témoignage écrit des contemporains : prenons garde pourtant que les légendes qui courent comme l'éclair, en Orient, ont fait aussitôt une auréole au puissant roi, et l'ont paré des attributs d'un *Samson* et d'un *Roustam*! Une telle auréole, après tout, convient à la figure de Mithridate, comme la couronne de nuages au pic sourcilieux. Si les lignes principales ressortent plus en couleur et plus fantastiques, elles ne sont ni brouillées ni beaucoup altérées. Les pièces de l'armure dont se revêtait le corps gigantesque du roi de Pont, excitaient l'étonnement des Asiatiques et plus encore celui des Italiens. A la course, il forçait la bête la plus rapide; à cheval, il domptait la monture la plus rétive; il parcourut une fois 25 milles [allemands = 50 lieues] en un jour, en se jetant d'un animal sur un autre : monté sur son char, il con-

Mithridate
Eupator.
130-63 av. J.-C.

120.

duisait à seize chevaux. Il gagna nombre de prix dans les joutes de vitesse (c'eût été jouer gros jeu, il est vrai, que de vaincre le roi). En chasse et en plein galop, il frappait le gibier à coup sûr; à table enfin, il défilait ses convives, faisant des banquets une gageure, et y remportant le prix donné au buveur le plus solide, au plus intrépide mangeur. Dans le *harem* et ses plaisirs enfin, il n'avait point d'égal, à en croire les attestations licencieuses de ses maîtresses grecques dont les billets doux se retrouvèrent un jour dans ses papiers. Du côté des besoins de l'esprit, il se donnait carrière dans le champ sans limite des superstitions, consacrant bon nombre de ses heures à l'interprétation des songes, à la fantasmagorie des mystères, et grossièrement adonné d'ailleurs à tous les raffinements de la civilisation des Grecs. Il aimait leur art et leur musique: il faisait collection de choses précieuses, de riches ustensiles, de vieilles et splendides curiosités de la Grèce et de la Perse: son *baguier* notamment était célèbre. Historiens, philosophes, poètes grecs foisonnaient autour de lui; et dans les festivités de sa cour, à côté du prix pour les mangeurs et les buveurs, il en avait un aussi pour le bouffon le plus joyeux et pour le meilleur chanteur. Tel était l'homme: le sultan était pareil à l'homme. En Orient, où les rapports de maître à sujet sont réglés par la nature et non par la loi, faux ou fidèle, il y a du chien chez ce dernier; le maître, lui, est méfiant et cruel. Quel roi jamais a dépassé la méfiance et la cruauté de Mithridate? Par son ordre périrent violemment, ou moururent au fond d'une prison perpétuelle, pour des crimes ou des trahisons réelles ou imaginaires, sa mère, son frère, ses sœurs qui furent aussi ses épouses, trois de ses fils, trois de ses filles. On trouva dans ses papiers secrets, atrocité encore plus révoltante, des sentences de mort toutes préparées à l'avance contre quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs. Un jour on le verra, vrai sultan jusqu'au bout, faire tuer tout son harem, pour que l'ennemi ne s'en fasse

pas un trophée de victoire: sa concubine la plus aimée, une belle Éphésienne, n'aura de lui que la faveur dernière du choix de son supplice. Il étudia, il expérimenta les poisons et les antidotes: à ses yeux c'était là une branche importante des travaux du gouvernement; il voulut habituer son corps à l'empoisonnement à fortes doses. De même que tout jeune il n'avait eu autour de lui que trahisons et que meurtres, et qu'il avait appris de tous, même de ses plus proches, à pratiquer le meurtre et la trahison pour son compte; de même il subit forcément, son histoire en témoigne, les conséquences de cette éducation funeste: toutes ses entreprises échouèrent par l'infidélité de ses plus intimes serviteurs. Ajoutez à ce tableau quelques exemples d'une généreuse justice: punissant impitoyablement les traîtres, il épargnait d'ordinaire le complice lorsqu'il était dans la dépendance personnelle du principal coupable. Mais de tels accès d'équité se rencontrent chez tout tyran, si brutal qu'il soit. Ce qui distingue Mithridate entre tous, c'est son activité inouïe. Un beau matin il s'enferme dans son château-fort, et demeure des mois entiers invisible: on le croit perdu, quand tout-à-coup il revient, ayant parcouru *incognito* toute l'Asie-Mineure, et ayant fait le relevé militaire et du pays et des habitants. Il a l'éloquence facile, et de plus, il sait parler et donner le droit sans truchement et dans leurs langues aux vingt-deux nations sur lesquelles il règne: remarquable trait chez l'actif dominateur de l'Orient aux cent idiomes! De son gouvernement à l'intérieur la tradition écrite ne nous apprend malheureusement que peu de chose: nous savons du moins qu'il ressemble à celui de tous les sultans d'Asie, avec des amas de trésors, des armées innombrables, que le roi dans ses plus jeunes années confie à quelque condottiere grec, au lieu de les commander et de les conduire lui-même à l'ennemi, et enfin des satrapies nouvelles ajoutées tous les jours aux satrapies! Des autres éléments

plus nobles de l'administration, tendances civilisatrices, manquement utile des oppositions nationales, vues originales et profondes, de tout cela nul vestige dans les sources; et il serait téméraire à nous de placer Mithridate sur la même ligne que les grands Osmanlis, qu'un Mahomet II ou qu'un Soliman. En dépit de sa culture hellénique, qui ne lui sied guère mieux qu'à ses Cappadociens leur armure à la romaine, il n'est toujours pour nous qu'un pur Oriental : rude, plein de convoitises sensuelles, superstitieux, cruel, sans foi, sans scrupule : organisation puissante d'ailleurs, et merveilleusement douée au physique, tellement qu'à le voir se débattre et se frayer fièrement sa route, puis lutter, infatigable jusqu'au bout, on lui croirait un grand talent, que dis-je, un vrai génie! Je veux bien qu'en ce siècle de la République romaine agonisante, il fût plus aisé de tenir tête à celle-ci qu'aux temps de Scipion ou de Trajan : je veux que les embarras de Rome en Italie, à l'heure des troubles asiatiques, aient permis à Mithridate une résistance deux fois aussi longue que celle de Jugurtha : il n'en reste pas moins vrai qu'avant les guerres contre les Parthes, il a été le seul qui, dans l'Orient, se soit montré, pour les Romains, un ennemi avec qui ils aient eu à compter, et qui se soit défendu contre eux comme le lion du désert contre le chasseur. Mais tout hommage rendu à la résistance tenace qui s'appuie sur les seules forces physiques, notre estime en vérité doit-elle aller plus loin?

Quel que soit d'ailleurs le jugement qu'on porte sur l'homme, la figure de Mithridate restera grande dans l'histoire. Ses guerres ont donné lieu au dernier tressaillement de l'opposition politique dans la Hellade contre Rome; elles sont aussi l'avant-coureur d'un vaste soulèvement contre la suprématie de la République, soulèvement suscité par des antagonismes d'un tout autre ordre et bien autrement profonds; elles manifestent enfin la réaction

nationale de l'Asie contre les Occidentaux. Comme Mithridate était homme de l'Orient, son royaume était de même oriental : à la cour et chez les grands, on trouvait la polygamie et le *harem*. La religion des habitants des campagnes, la religion officielle autour du trône était l'ancien culte asiatique; et l'hellénisme superficiel local n'y différait guère de celui des Tigranes d'Arménie ou des Arsacides de l'empire parthe. Que les Grecs de l'Asie-Mineure eussent d'abord cru trouver dans le roi de Pont un point d'appui pour leurs rêves politiques, je le concède : mais la partie engagée dans ses batailles n'eut rien de commun avec l'enjeu des journées de Magnésie et de Pydna. Après un long temps de repos, une période nouvelle s'ouvrait dans ce duel gigantesque de l'Occident avec l'Orient, qui commence aux champs de Marathon, que le monde ancien a légué à la génération présente, et qui peut-être demandera encore des milliers d'années à l'avenir, comme il les a pris au passé.

Si tranchée qu'apparaisse dans tout son être et ses actes la personnalité vraiment étrangère et anti-hellénique du roi cappadocien, nous n'en ressentons pas moins une difficulté grande à en fixer le caractère et l'élément national : une appréciation générale, une vue de l'ensemble, voilà tout ce que l'histoire nous livre. Dans l'immense domaine de la civilisation antique, nulle contrée autant que l'Asie-Mineure ne présente un échiquier recouvert d'une multitude de races, diverses entre elles, superposées ou entremêlées de temps immémorial : par suite, nulle part aussi la nationalité ne flotte plus indistincte. Les peuples sémitiques se succèdent sur une chaîne non interrompue depuis la Syrie jusqu'en Chypre et en Cilicie; et sur les côtes cariennes et lydiennes, c'est encore leur sang qui semble prédominer : au contraire, la pointe nord-ouest est occupée par les Bithyniens, d'une souche apparentée avec les Thraces. Quant à l'intérieur et à la côte septentrionale, on y trouve en foule des peuples indo-germaniques, tout-

Les peuples
de
l'Asie-Mineure.

à-fait rapprochés de la famille iranienne. Des idiômes d'Arménie et de Phrygie¹, et de celui de Cappadoce nous pouvons dire en toute vraisemblance, qu'ils confinent au *zend*; et comme il paraît constant que chez les Mysiens les langues lydienne et phrygienne se mêlaient, il en faut conclure l'existence sur ce point d'une tribu mêlée sémitique-iranienne, comparable au peuple assyrien. En ce qui touche les pays qui s'étendent entre la Cilicie et la Carie, malgré les débris nombreux de l'écriture et de la langue indigènes parvenus jusqu'à nous, j'avoue que nous manquons de données précises : on peut croire que les habitants y appartenaient partie aux Sémites, partie aux Iraniens. Enfin, dans une précédente étude, nous avons dit comment sur cet amas confus de peuples la Grèce avait jeté le réseau de ses villes marchandes, comment l'Asie-Mineure avait été conquise à l'hellénisme par le génie guerrier et la puissance intellectuelle de ses voisins.

Le Pont.

Telles étaient les régions où régnait Mithridate. Son empire propre occupait la *Cappadoce de la mer Noire*, ou la contrée *Pontique*. Posté à l'extrémité nord-est de la Péninsule, touchant à l'Arménie, en contacts quotidiens avec elle, la nationalité iranienne du Pont s'y était sans doute maintenue plus pure que dans le reste de l'Asie-Mineure. La Hellade n'avait pas su jeter là de profondes racines. Si ce n'est le long des côtes, où l'on rencontrait bon nombre de comptoirs grecs, les étapes commerciales importantes de *Trapezus* [Trébizonde], d'Amisos [*Samsoun*], et surtout la ville natale et la résidence de Mithridate, la florissante *Sinope*, le pays avait gardé d'ailleurs son aspect primitif. Non qu'il fût un désert. Loin de là, de

¹ On donne pour phrygiens le mot Βαγγίος (ou Zeus), et le nom de roi Μάννις. Indubitablement ils se ramènent aux mots zend *bagha* = Dieu, et à l'allemand *Mannus*, en hindou, *Manus*. (Lassen, *Zeitschrift der Deutsch. Morgenländ. Gesellschaft* : *Journal de la Société asiatique d'Allemagne*, X, pp. 329 et suiv.)

même que de nos jours encore la région Pontique est l'une des plus riantes de la terre, et qu'on y voit se succédant les champs de blé, les forêts et les arbres fruitiers : de même au temps de Mithridate elle était bien cultivée, et relativement bien peuplée. De villes, à proprement parler, elle n'en avait qu'en petit nombre, mais seulement des châteaux, servant de réduits aux laboureurs, et au roi de *trésors* fortifiés où s'entassaient les produits de l'impôt : dans la Petite-Arménie seule, on a compté soixante-cinq de ces petites citadelles royales. Il n'apparaît point que Mithridate ait rien fait activement pour pousser à la construction des villes, phénomène tout simple pour qui sait quelle était sa situation et se rend compte de cette réaction réelle, progressive, contre l'hellénisme, dont il subissait l'influence sans peut-être en avoir bien conscience lui-même. Mais il ne s'en montre que plus actif, à la manière orientale : sans cesse affairé, sans cesse reculant de tous côtés les limites d'un royaume déjà vaste, à supposer même qu'on exagère en donnant à celui-ci 500,000 allemands (4,000 lieues) de circonférence. Nous rencontrons ses armées, ses flottes, ses envoyés le long de la mer Noire, en Arménie, en Asie-Mineure. Mais nulle part il n'avait le champ plus libre et plus grand que sur les rivages orientaux et septentrionaux de l'Euxin. Essayons de jeter de ce côté un coup d'œil, quelque difficile, ou plutôt quelque impossible qu'il soit de retracer clairement le tableau des conquêtes royales. Sur la côte orientale, presque inconnue avant Mithridate, et que le premier il a ouverte à l'histoire, nous le voyons arracher à ses princes locaux le pays de *Colchide*, sur le *Phase* (*Mingrélie* et *Iméréti*), avec l'échelle déjà considérable de *Dioscuriade* [plus tard *Sebastopolis*, aujourd'hui *Iskuriah*]. Il en fait une satrapie pontique. Au nord ses entreprises sont encore plus fructueuses¹. Par la nature de leur sol,

Conquêtes
de Mithridate.

Colchide.

Les rives nord
de la mer Noire.

¹ Nous énumérons à la fois toutes les conquêtes de Mithridate, bien que les unes se placent entre la première et la seconde guerre

leur température variable, oscillant du climat de Stockholm à celui de Madère, par les sécheresses absolues et l'absence de neige qui durent souvent vingt-deux mois et plus, les steppes immenses, plats et déboisés, qui s'étendent au-delà de l'Euxin, du Caucase et de la mer Caspienne, se montrent aujourd'hui rebelles à l'agriculture, et plus encore à la colonisation fixe : il en était de même dans les temps anciens, bien qu'en remontant à deux mille ans avant notre ère, les conditions climatiques y étaient peut-être un peu moins mauvaises¹. Là, les peuplades, apportées par l'émigration, s'accommodant au régime des lieux, s'adonnèrent et s'adonnent encore en partie, à la vie nomade et pastorale; changeant sans cesse leurs demeures et leurs pâtures, menant leurs innombrables troupeaux de bœufs, plus souvent de chevaux, et voiturant leur mobilier et leurs demeures sur des chars. Leurs armes, leur manière de guerroyer, étaient conformes à leur vie : les habitants des steppes se battaient presque toujours à cheval et sans ordre : ils portaient le heaume et la cuirasse de peau, le bouclier recouvert de cuir : ils avaient l'épée, la lance et l'arc : véritables ancêtres des modernes Cosaques, marchant de l'est à l'ouest, ils avaient poussé devant eux les Scythes indigènes, de race mongolique sans doute, lesquels se rattachaient par les mœurs et les caractères physiques aux peuples actuels de la Sibérie. Ils appartenaient eux-mêmes, *Sauromates*, *Roxolans* ou *Jazyges*, à la famille *Sarmate*, d'origine slave, dit-on communément, bien que les dénominations qui leur sont données, rappellent davantage les idiomes médique et persique, et que peut-être il conviendrait de

avec Rome, et que d'autres leur soient antérieures (Memnon, 30; Justin., 38, 7 *in fine* : Appien, *Mithrid.* 13 : Eutrop. 5, 5.) : les raconter dans leur ordre de date serait chose impossible.

¹ Il paraît vraisemblable que l'aridité excessive, qui fait encore le grand obstacle à la culture dans la Crimée et dans les régions voisines, a dû s'augmenter par le déboisement de la Russie moyenne et du sud : auparavant les forêts garantissaient les pays de la côte, dans une certaine mesure, contre les vents desséchants du nord est.

les rattacher tous au grand tronc du *Zend*. Ailleurs, les essaims thraces, les Gètes notamment, qui poussèrent jusques sur le *Dniester*, avaient suivi la route opposée; et entre les uns et les autres, enfants perdus de la grande migration germanique, dont la masse principale n'a jamais atteint la mer Noire, se mouvaient sur le *Dniéper* des tribus qu'on disait Celtes, et le peuple des *Bastarnes*, et plus loin aux bouches du Danube, celui des *Peucétiens*. Nulle part d'État constitué : chaque race obéit à ses princes, à ses *anciens*.

En face de ces barbares, et bien différents se montraient aussi les Grecs, dont les établissements nombreux sur ces plages, avaient été fondés au temps de leur puissante prospérité commerciale, par la cité de Milet, notamment. Ces établissements constituaient, tantôt de simples comptoirs, tantôt des stations pour la pêche, si productive dans ces mers, tantôt enfin des colonies agricoles : car ainsi que nous l'avons dit, la côte nord de la mer Noire offrait dans les anciens temps quelques localités fertiles qu'on n'y retrouverait peut-être plus aujourd'hui. Comme les Phéniciens en Lybie, les Hellènes, en échange du sol dont ils avaient obtenu la jouissance, payaient aux maîtres du pays la taille et l'impôt foncier. Parmi les plus importantes échelles, on citait la ville libre de *Chersonèse* (non loin de *Sébastopol*), chez les Scythes, la *péninsule Taurique* (Crimée) : là, malgré les difficultés locales, une constitution bien ordonnée et le sage esprit des citoyens avaient engendré le bien-être. Plus loin, sur le flanc opposé de la presqu'île, était *Panticapée* (*Kertsch*), à cheval sur la route de la mer Noire à la mer d'*Azow*, gouvernée depuis l'an 437 de Rome, par des magistrats-citoyens à titre héréditaire, qui plus tard prirent le titre de *rois du Bosphore*, et formèrent les dynasties des *Archæanaktides*, des *Spartocides* et des *Pærisades*. La culture des céréales et la pêche dans la mer d'*Azow*, avaient fait à cette ville une fortune rapide. Au

L'hellénisme
dans
ces contrées.

297 av. J.-C.

temps de Mithridate son territoire s'étendait encore sur toute la moitié de la Crimée, y compris *Théodosie* [*Kaffa*], la ville de *Phanagorie*, sur la pointe opposée du continent asiatique, et toute la région *Sindique* (sur la côte, au sud du *Kouban*). En des temps meilleurs, les maîtres de Panticapée avaient régné, en terre ferme, sur tous les peuples de la côte orientale de la mer d'Azow et de la vallée du *Kouban* : sur mer, leur flotte avait été la reine de l'Euxin. Mais rien ne saurait exprimer combien, dans ces postes, frontière de la civilisation grecque, on ressentait à cette heure le triste abaissement de la nationalité hellénique ! Athènes seule parmi les états de la Hellade avait, à ses beaux jours, tenté de remplir son devoir de puissance dirigeante : à quoi il faut ajouter que le blé des côtes pontiques lui faisait grand besoin, et qu'elle obéissait forcément à un intérêt vital. Après la chute de la puissance maritime d'Athènes, tous ces pays furent laissés à eux-mêmes. Les états grecs continentaux ne réussirent jamais à s'y implanter profondément, en dépit des efforts et de Philippe, le père d'Alexandre, et plus tard de Lysimaque. Rome à son tour, quand ayant conquis la Macédoine et l'Asie-Mineure, elle avait contracté le devoir de servir de bouclier à la civilisation hellénique, partout où besoin serait, Rome négligea et la voix impérieuse de son intérêt, et la voix de l'honneur. Bientôt Sinope tomba : puis Rhodes s'affaissa sur elle-même ; et l'isolement des Grecs, perdus sur les rivages septentrionaux de la mer Noire, devint complet. Veut-on avoir l'image vivante de leur condition déplorable au milieu des bandes des Barbares ? qu'on lise l'inscription d'*Olbia* (non loin des bouches du Dniéper, près d'*Oczakow*), contemporaine sans doute de Mithridate. Cette inscription atteste que les citoyens sont tenus d'envoyer leur tribut annuel au roi barbare, en son camp : de plus, s'il vient s'établir devant la ville, ou s'il ne fait même que passer, on lui doit offrir le cadeau ; il faut aussi parfois gorger d'offrandes les moindres chefs,

et toute la horde : il en coûterait cher à se montrer parcimonieux. Mais les caisses de la ville sont vides : on mettra les *ex-voto* pieux en gage ! Pendant ce temps les peuples du désert frappent aux portes : la campagne est ravagée, les laboureurs sont enlevés en masse ; et ce qui pis est, les Scythes, voisins d'*Olbia*, trop faibles à leur tour, et cherchant un abri contre la furie des Celtes plus sauvages encore, tentent de s'emparer de la cité murée, en sorte que ses habitants désertent par foules : le peu qui reste songe à se rendre à l'assiégeant.

Tel était l'état des choses quand Mithridate, franchissant l'arête du Caucase à la tête de sa phalange macédonienne, descendit dans les vallées du *Kouban* et du *Terek* : à la même heure sa flotte se montrait dans les eaux de Crimée. Naturellement et comme à Dioscuriade, les Grecs accoururent à bras ouverts au-devant de lui : ils voyaient un libérateur dans ce roi à demi hellénisé, et dans ses Cappadociens armés à la grecque. L'événement faisait voir quelle occasion Rome avait perdue. Les maîtres de Panticapée ne pouvaient plus suffire aux tributs énormes exigés d'eux par leurs voisins. La ville de Chersonèse, à ce moment même, était serrée de près par le roi des Scythes Taurisques et ses cinquante fils : tous ils firent sans hésiter le sacrifice, ceux-là de leur petite royauté héréditaire, ceux-ci de leur liberté qu'ils avaient su longtemps défendre, pour sauver du moins un dernier bien, leur nationalité grecque. Ils n'eurent point à se repentir. Mithridate, avec ses troupes disciplinées, avec ses braves généraux *Diophantos* et *Néoptolème* vint facilement à bout des hordes des steppes. Néoptolème les battit dans le détroit de Panticapée, moitié sur l'eau, moitié sur la glace, durant l'hiver : Chersonèse fut débloquée, les forts des Tauriens tombèrent, et le roi, construisant à propos une ligne de citadelles, s'assura la possession incontestée de la Péninsule. Pendant ce temps Diophantos marchait sur les Roxolans (d'entre Don et Dniéper), qui venaient au

Mithridate
se rend maître
du royaume
du Bosphore.